

Ceux qui passent

Tu n'as pas idée du nombre de gens qui sont morts sans s'en apercevoir, ni pour autant s'en rendre compte par la suite. J'en ai vu passer plein ! (grise) mine de rien. Certains ne me voyaient pas ; ou ne me remarquaient pas spécialement ; ou à peine, sans y prêter plus attention que cela. Qu'y aurait-il eu d'intéressant pour la retenir ? Leur indifférence est compréhensible, et j'aurais sans doute été pareil, si j'avais eu leur *mobilité*. Dieu merci, cette épreuve m'a été épargnée ! et je n'ai pas eu à bouger d'un souffle depuis que je n'en ai plus... L'état où je suis est peu reluisant, j'en conviens, mais il offre aussi bien des avantages, comme celui de non seulement n'avoir rien à faire, mais aussi (et surtout) de n'en avoir rien à faire ! Passons. Et pour en revenir à ceux qui passent, il y en a d'autres – enfin, quelques uns –, qui ne me jetaient qu'un œil furtif, non sans un certain dégoût... voire un dégoût certain. Remarque, ce n'était peut-être *que* du mépris. Comme lorsqu'ils étaient encore de l'autre monde, et qu'ils voyaient un malheureux étalé dans la rue, et que ça les dérangeait, non pas par compassion, mais parce que ça gâchait singulièrement le paysage, en quelque sorte, et aussi leur journée, pleine de préoccupations sérieuses. En un mot, leur existence eut été plus agréable sans celle, dérangeante, de ce semblable. Et quoi !? Ils ont jamais vu de cadavres ? Ils n'ont qu'à se regarder dans une glace. Va savoir s'ils s'y verraient... Non, ce ne sont pas des vampires ! Ça, j'en ai jamais vu ; ni même entendu parler. À croire que ça n'existe pas. C'est ce que je crois, moi. Ou alors, juste chez les vivants – je veux dire chez les *charnus*, ceux qui ont encore, pour quelques temps, la chair ferme, et chaude, et douce... avec du sang dedans.

Belle lurette que le mien a pourri, en dedans. Ça sent vite mauvais, le sang ! quand ça pourrit, tu peux me croire. C'est ça qui pue ! pas la viande. Sans le sang, la viande se dessèche, tout simplement – comme la momification. Du reste, les corps qui passent par les pompes funèbres sont soigneusement vidés, étripés, comme des cochons. C'est mieux pour tout le monde, et pour la conservation. Ceci dit, à quoi bon la dite conservation ? Quel intérêt ? Strictement aucun ! Il est avancé à quoi, le cadavre, de garder sa chair en (relativement) bon état ? Ça n'est rien, qu'un tas d'éléments biologiques totalement inutilisables. Personne ne va aller le regarder. Ce n'est jamais beau. Surtout si on l'a aimé... Et même, voir la tombe, c'est un rituel, qui a l'avantage des rituels, mais qui entretient plus souvent la douleur qu'elle ne l'apaise. Je ne critique pas ! chacun est libre de son ressenti et de sa manière de le gérer. Les âmes ne sont plus là. Elles avaient mieux à être que de rester dans cette enveloppe, devenue bien moins hospitalière. Une autre sera, dans un délai très variable, toute disposée à l'accueillir, pour de nouvelles aventures ! Ce sont les cycles. Et la roue tourne, bon an, mal an, parfois grinçant, ou se coinçant, ou se brisant, mais bien *malin* qui pourrait dire dans quel sens elle va. Pas sûr que cela en ait un, tout ça. Pourquoi faudrait-il donc en avoir la nécessité ? Pour rassurer – ou inquiéter – les vivants ? Infantillage... **Rien** n'est comme on croit. Encore heureux ! Ce serait trop simple. Cependant, chacun peut se rendre compte que les mortels le sont. La belle affaire ! Et après ? Moi, j'y suis, dans l'après, et moi, je te dis que je ne suis pas plus avancé pour autant. La différence avec toi, c'est que ça ne m'intéresse plus. Alors que, contrairement à toi, je n'ai que cela à faire...

J'aurai pu les arrêter, ces pauvre âmes errantes, pour leur dire leurs quatre vérités. C'est vrai, mais je me suis dit que ce n'était pas mes affaires – d'autant plus que je n'en avais plus aucune, d'affaire, et que ça m'allait très bien comme ça ! pour aller m'en coller sur la peau et les os qui me restaient. Je n'étais pas si sûr non plus que ce fût là une très bonne idée. Il y en a qui auraient bien pu mal le prendre... Faut se mettre à leur place – ça viendra, tu verras. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils auraient pu me croire. C'est difficile à admettre, qu'on est mort, quand on ne s'est aperçu de rien. Ou alors ils ont oublié ce qui s'est passé. On oublie bien notre naissance, alors pourquoi pas notre trépas ? C'est un peu pareil, dans le fond : le passage d'un monde à un autre, d'une forme de vie à une autre, sans que tout cela ne rime à grand chose.

Ce que je mesure mal, c'est leur degré de conscience. Ils doivent bien réaliser qu'ils n'ont aucune interaction possible avec les *corporels*, même s'ils n'en cherchent pas, de leur côté. Ils cherchent des repères, et, même en des lieux qu'ils auraient pu connaître, ils peinent à en trouver. J'en ai vu qui avaient vraiment l'air totalement perdu. D'autres qui allaient et venaient, comme s'ils avaient des choses à faire ; des choses très importantes, bien entendu, lesquelles ne pouvaient pas attendre ! Ou d'autres, un peu entre les deux ; à savoir qu'ils ne comprenaient pas trop où ils étaient, mais qui n'en faisaient pas toute une histoire, ne se posant pas plus que cela de questions – sans doute pour éviter de faire face à des réponses... On connaît ça. On a connu ça, surtout, dans le temps d'avant. Dans la dimension d'avant, plutôt ; parce que le temps, ici, il ne veut plus rien dire – ce qui est reposant.

Vouloir « dire quelque chose », c'est le propre de tous les mortels. Surtout ceux qui ne disent jamais rien, faute de le pouvoir, ou de l'oser, mais n'en pensant pas moins... C'est un problème de ne pouvoir s'empêcher de penser. À quoi ? Oh, c'est toujours pareil : on se plaint... De tout, de rien. Plus de **tout** que de *rien* d'ailleurs, alors que le *rien* est bien plus intéressant à décortiquer. Mais leur *rien*, ils en ont par dessus la tête ! ayant l'impression qu'il n'y a que cela dans leur vie. Et depuis si longtemps qu'ils ont de la peine à se souvenir de quelque chose – d'agréable, s'entend, ou d'un tant soit peu intéressant. Il y en a eu, bien sûr, mais ça s'oublie vite... ou alors c'est le contraire : on ne pense qu'à telle chose qu'on a érigée en une sorte d'idéal monumental ! Et depuis, l'on ne cesse de tourner, et tourner autour, encore et toujours, jusqu'à s'étourdir, et ne plus vraiment se souvenir du *réel*, véritable ou fantasmé. On pourrait croire que fantasmé, c'est mieux, alors que pas du tout : rien ne vaut le réel. Je ne le vois que trop bien sur la triste mine de ceux qui passent, ne faisant que passer. Du presque vide, dans presque rien.

Chacun a pu jouir d'un corps, son corps, son propre corps. *Propre*, ça ne veut pas du tout dire qu'il l'est ! mais juste que c'est le sien. Ce mot nous vient du latin « *proprius* » que l'on retrouve dans « propriété » : bien personnel ou caractéristique particulière. Je dis cela car cela m'intriguait, enfant – comme tant d'autres choses... mais qui seraient trop longues à énumérer. Aux yeux d'un enfant, le monde doit être parfait, sans rien qui cloche. Alors que **tout** cloche ! C'est dans la structure même de tout ce qui est, car tout ce qui est, est né du chaos. Pareil pour tout ce qui n'est plus... y retournant.

Concernant tout ce qui n'est pas, ne l'a jamais été et ne le sera jamais, il y a là un grand mystère... Immense ! Petite œillade à mon cher Leibniz, avec son merveilleux : « Pourquoi y a-t-il quelque chose ! plutôt que rien... » alors que *rien* me semble l'état le plus naturel qui soit.

Moi, en tant que cadavre, j'ai de la substance, et même de la substance solide – malgré le fait qu'elle tend, avec le temps, à disparaître. C'est néanmoins quelque chose ! **tout** en n'étant plus *rien*... mais un rien avec une conscience, ce qui change tout, car si elle n'a pas de substance, c'est bien une énergie. Ceci dit, il est clair que ma conscience n'est plus dans mon corps... ni liée à lui. C'est peut-être par faiblesse, voire par flemme, qu'elle est restée près de lui. Sans doute pour me faire accepter que nous ne sommes plus ensemble. Toutes les liaisons sont dangereuses ! mais leur absence encore plus. Pourtant, franchement, je m'en fous... mais alors **totalem**ent ! Ce que *je suis* me va, en l'état, pourvu que ça n'évolue pas, ayant toujours eu beaucoup de mal avec le changement. Toute péripétie, même bonne, m'affligeait. Ni bonheur, ni malheur : l'ataraxie totale. Une eau limpide d'un lac de montagne, à la surface plane, sans le moindre souffle, la moindre ondulation qui troublerait cette perfection.

Les spectres, ils ont aussi une substance, mais pas solide du tout. Tout au plus, une aura d'énergie, relativement faible. Tu me diras que, moi, de l'énergie, je n'en ai plus du tout, étant parfaitement inerte... « Inerte », veut dire *sans art*, à savoir sans capacités à faire. Mais comme je n'ai rien à faire, cela me va très bien ! Eux, en revanche, ils s'agitent ! Mais essentiellement pour ne rien faire...

Il y a bien des esprits frappeurs, des mal-lunés en tous genres, mais s'ils ne sont pas content de leur état, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes ! Ils ne doivent pas avoir eu un parcours exemplaire... Tu as des vies comme ça. « Si on peut appeler ça une vie ! » rétorqueront-ils. Ben si, on peut. Et même, il n'y a aucune raison que cela change, après, par rapport à avant. Bien des suicidés te le diront. Il n'y a pas vraiment de *solution* (miracle)... mis à part la **résolution** – celle des problèmes. Or résoudre un problème n'est pas le fort de beaucoup. Surtout quand il y en a plein... Alors, moi, je conseille plutôt, finalement, la dissolution. La question étant de trouver dans *quoi* dissoudre les problèmes... Dans la mort ? ça ne marche pas. Dans la vie alors !? Et oui : dans la vie... Pas dans de grands projets, ou histoires – et encore moins aventures – ou je ne sais quelle utopie, mais bien au contraire dans de toutes petites choses. Souvent, plus c'est petit, plus c'est efficace. Exemple : passer sous l'eau la petite cuillère avec laquelle tu as touillé ton café. C'est tout ? Non, mais c'est déjà ça. Et ça compte. Tout compte. Absolument tout.

Tiens, par exemple, pas plus tard que... bon, je sais plus, mais c'était quand j'étais du côté **bruyant** du monde. J'étais chez moi, m'avançant à la fenêtre de la cuisine, devant l'évier, l'évier (sale) où il y avait une casserole, sale elle aussi, et j'avais donc mis de l'eau dedans, pour la faire *trempinocher* (comme disait mon père), à savoir faire tremper pour ramollir les matières accrochées, et pouvoir tout nettoyer ensuite très facilement. La technique a l'avantage de n'avoir (presque) rien à faire, ce qui simplifie. Et donc, à la surface trouble de cette eau croupie, je remarque une petite tâche noire, immobile.

Je me penche sur ce bouillon méphitique, et identifie une petite mouche. Depuis combien de temps était-elle dans ce triste état ? Morte, certainement, dans de bien pénibles conditions... Or je me suis dit que je devais vérifier, par acquis de conscience. Prenant donc une cuillère, je sors l'infortunée du cloaque... et la vois soudain bouger alors ses petites pattes, si jolies, bien qu'empêtrées de gras. Elle était vivante ! Dieu soit loué... Or qui sait si ce pauvre petit être n'avait pas, à sa manière, fait une sorte de prière pour qu'un miracle la sauvât de cette situation désespérée... Et voilà que, le miracle, ce jour-là, il avait ma vieille gueule. J'ai ouvert la fenêtre et ai déposé ce tout petit être sur le rebord, ensoleillé, où il a pu se sécher.

Elle n'est pas la première, ni la dernière petite bestiole que j'ai sauvée. Je l'ai fait même souvent ; à chaque fois que j'ai pu. Plus tu vieillis, plus tu respectes la vie, sous toutes ses formes. Même les moustiques, je ne les tuais pas. Lorsque l'un se posait sur mon écran d'ordinateur, je m'en rapprochais pour l'observer de près, longuement. C'est très beau, avec ses pattes toutes fines ; très élégant.

Mais bon, j'ai l'impression que toutes ces bonnes actions n'ont pas servi à grand chose... puisque je me retrouve là, desséché, au sol, avec ma conscience de l'être. Je n'ai pas vu de tunnel de lumière ! ni d'êtres sublimes d'amour, de bienveillance, prenant soin de moi pour me guider vers les félicités célestes ! Pour l'heure, je ne sens plus mon corps – enfin, ce qu'il en reste... – et mon esprit est quand même dans un état assez cotonneux, vasouillard, mais, quelle que soit la manière dont on peut analyser la situation, il est évident que je ne suis pas au Paradis.

Ils n'y sont pas non plus, aux (vrais) Champs Élysées, tous ces spectres qui errent comme des âmes en peine, ne sachant où aller. À quoi ça rime ? tout ce bastringue... Je n'en ai pas la moindre idée ! d'autant que les idées ne sont plus du tout mon fort à présent – ne l'ayant même jamais été, par le passé. Ça peut aider, dans des situations compliquées, mais cela peut aussi gravement détériorer des positions bien assurées, sans problème particulier.

Le plus choquant, c'est pour les enfants... car, bien sûr, il y a des enfants. La plupart jouent, comme si de rien n'était. Mais il y en a d'autres qui pleurent... Je les entends, même s'ils sont assez loin. On est un peu comme sous l'eau : les sons portent, sans savoir si ce que je perçois est, ou peut-être pas, des sons véritables – rien n'étant comme avant. Ça, ça me remue. Des fois, j'ai eu l'impression de leur crier : « Ne pleure pas chéri, je suis là ! » Comme je ne sais pas si c'est un garçon ou une fille, le « chéri » va pour les deux. Idem pour le « je suis là », ça peut être n'importe qui... et, j'espère, quelqu'un que l'enfant aura aimé. Je ne savais pas si ces petits anges, prisonniers dans ce triste purgatoire, pouvaient m'entendre. Et puis, une fois, il y en a un qui m'a répondu : « Viens me chercher ! » J'en ai été tout retourné. C'est simplement ne plus être seul que voulait cet enfant. « Je ne peux pas. Pas pour le moment. Mais ne t'inquiète pas : ça va s'arranger. » Je n'ai pas eu de réponse. Après, je n'ai plus osé essayer de les consoler, de peur de leur faire plus de mal que de bien. Saloperie.

J'ai néanmoins entendu plus de rires que de pleurs ! mais à toi qui en a encore la possibilité, je te demande de prier pour **toutes** les âmes perdues... Sauf pour la mienne.